

L'impuissance à dire

Jeanne-Marie Roux (Université Saint Louis – Bruxelles)

« Nous ne pouvons pas tout dire ». « Nous ne pouvons pas parler de tout ». Avant d'être un thème de réflexion philosophique sophistiquée, la question des limites du langage procède d'expériences de pensée, ou plutôt d'expériences de difficulté à penser, relativement courantes, qui, nous laissent, selon les cas, légèrement hébétés, vaguement sidérés, ou proprement désespérés. Ce dont il s'agit dans ce volume, c'est bien d'un « pouvoir » qui est à entendre en termes de possibilité (et d'impossibilité), et non de devoir. Pour plus de clarté, les deux énoncés qui constituent notre point de départ peuvent être reformulés ainsi : « Nous n'avons pas la possibilité de tout dire ». « Nous n'avons pas la possibilité de parler de tout ».

Quel est le « *tout* » dont il s'agit ici ? De quelle « *possibilité* » est-il question ? Qu'est-ce que la « *parole* », quel est le « *discours* » en jeu dans ces formules ? Elles sont toutes deux issues d'intuitions très ordinaires, au sens où elles relèvent d'interrogations fondamentales de toute vie humaine. Elles jaillissent au moment où nous avons l'impression de constater, impuissants, notre difficulté à dire ce que nous avons l'impression de penser ou de ressentir ou, autre impuissance, lorsque nous croyons constater notre difficulté à faire de certaines choses des objets de discours, alors même que leur représentation nous semble exigée par différents motifs. Elles peuvent aussi émerger au moment où nous constatons, non plus notre impuissance à parler de telle ou telle chose particulière, mais notre incapacité à donner à notre discours toute l'extension et, ou, toute la profondeur que nous souhaiterions ou qui est ou nous paraît requise dans certaines circonstances.

Trois exemples de ces trois cas de figure. Premièrement, le sentiment d'impuissance qui peut nous envahir au moment où, émerveillés par la beauté d'un paysage hivernal, nous manquons de mots pour en décrire les couleurs et les odeurs à l'intention du destinataire de notre courrier. Deuxièmement, notre incapacité manifeste à parler de la taille de l'univers d'une manière intelligible – est-il fini ? infini ? Aucun énoncé ne semble pouvoir faire sens. Troisièmement, le constat, désemparé ou déculpabilisant, que tout récit et toute description d'une scène de vie réelle exige un tri et qu'aucune exhaustivité n'est possible dans le discours. Confrontés à chacune de ses situations, nous sommes susceptibles de conclure : « nous n'avons pas la possibilité de tout dire » (plutôt dans la première et la troisième), ou (plutôt dans la seconde) « nous n'avons pas la possibilité de parler de tout ».

Il est remarquable que s'exprime dans ces formules une exigence, déçue en l'occurrence, relative à ce que c'est que dire et ce que c'est que parler, et donc au fait que ces actions – dire, parler – peuvent être évaluées en tant qu'elles seraient effectivement accomplies, ou non. Elles expriment le fait que parfois nous ne parvenons pas à faire avec le langage ce que nous souhaiterions, que l'action à laquelle nous visons n'est pas correctement réalisée, ce qui suppose des normes, au moins implicites, relatives à son effectuation. Dire quelque chose, parler de quelque chose, voilà ce qu'il ne suffit pas de vouloir pour le pouvoir. Voilà qui, manifestement, ne peut pas être fait n'importe comment.

Pourtant, malgré son caractère relativement trivial, ce constat peine à être énoncé adéquatement. Car nous sommes confrontés d'emblée au paradoxe bien connu, qui emporte le risque, comme bien des paradoxes, d'hypnotiser la pensée : pour pouvoir énoncer les limites du langage, il faudrait pouvoir d'une certaine manière – même très indirecte, insuffisante, allusive – évoquer ce qui serait au-delà de ces limites, même pour n'en dire que ceci, que cela se situe au-delà de ces limites. À ce titre, l'affirmation d'une forme d'impuissance linguistique supposerait, sur un autre plan, une puissance de dire. Formulé dans ces termes, l'énoncé des limites du langage serait auto-contradictoire et échouerait donc, avant même que l'on envisage sa véridicité, à constituer un énoncé doté de sens. L'énoncé des limites du langage défierait les règles élémentaires de la logique, et cela signifierait l'incapacité des hommes à se saisir de manière conceptuellement appropriée de leur impuissance à dire. Ce thème devrait-il donc être abandonné aux artistes et aux poètes ? aux croyants et aux rêveurs ?

Nous pensons surtout que cette manière de poser le problème n'est pas la bonne, dès lors qu'elle est stérile (philosophiquement), et qu'elle semble nous engager dans d'inextricables paradoxes. Elle procède d'un réflexe théorique fréquent qui consiste, si l'on n'y prend garde, à rabattre le thème des « limites » sur celui des « frontières ». Le dicible – et le non-dicible – est alors considéré comme un territoire à explorer, ou échouer à explorer, selon une modalité spatialisante qui transforme le champ du discours en un ensemble d'objets. Le dicible, dès lors, se situerait en un certain lieu de cet espace, le non-dicible se situerait (nécessairement ; comment le penser autrement dans ce cadre ?) en un autre lieu, de l'autre côté des fameuses limites-frontières.

Or, l'interprétation spatialisante du thème des limites a pour corrélat que le dicible et le non-dicible sont pensés littéralement *sur le même plan*, mis en regard l'un de l'autre, et *par là même* qu'ils sont situés dans deux espaces disjoints. En effet, par définition, le non-dicible n'est pas dicible. Dès lors qu'on les pense *sur le même plan*, force est donc de reconnaître qu'aucun élément dicible ne peut aussi appartenir à l'ensemble de l'indicible. La définition de deux espaces disjoints est qu'ils n'ont aucun élément en commun : le dicible et l'indicible constitueraient donc deux ensembles disjoints.

En somme, la conception selon laquelle la limite du langage serait une frontière est nécessairement corrélée à l'interprétation de la négation comme disjonction. Mais c'est l'incapacité à parler de l'indicible qui est alors actée ! Ce qu'il ne serait pas en notre pouvoir de dire ne serait *en aucune manière* en notre pouvoir de dire. Notre impuissance à parler en

quelque manière de ce que nous ne pouvons pas dire serait, en quelque sorte, topologiquement fondée.

Pourtant, l'une des leçons essentielles de Ludwig Wittgenstein, sous le haut patronage duquel nous ne pouvons que placer ce volume, comme de John L. Austin, son contemporain dans le champ « oxbridgien », est que ce que l'on dit n'est pas constitué par un ensemble de choses qui seraient étalées dans « le monde du discours » ou « le pays du langage », prêtes à être énoncées, situées quelque part, en tout cas, sur la carte du langage.

Puisque le traitement wittgensteinien du problème est abordé dans plusieurs articles de ce volume, nous allons privilégier ici le traitement, moins connu, qu'en propose John L. Austin. Le philosophe d'Oxford, né en 1911 et décédé en 1960, n'est pas l'auteur, comme son illustre contemporain de Cambridge (pour autant que Wittgenstein soit bien de quelque part) de formulations fameuses sur le thème des limites du langage mais son analyse de la signification linguistique constitue pourtant une contribution importante à notre débat. Est en jeu dans ce cadre ce qui relève de la catégorie du « dicible » et, plus précisément, la possibilité de le circonscrire (ce que suppose la conception spatialisante des limites du langage).

Dans l'article de 1940 intitulé « La signification d'un mot », Austin critique sans ambiguïté toutes les conceptions qui objectivent les significations et les pensent comme des « choses, au sens ordinaire, faites de parties, au sens ordinaire¹ », susceptibles d'être saisies par des « description[s] définie[s]² ». Il est erroné, dit-il, de penser que chaque mot, et chaque énoncé, est accompagné de « [s]a signification³ », qui l'accompagnerait en toutes circonstances comme « un appendice simple et pratique⁴ », car – c'est ce qui est généralement retenu de cet article – la compréhension de ce que signifie un énoncé (c'est-à-dire ce qu'il serait étrange de refuser dans la même énonciation) suppose la prise en compte de la manière dont cet énoncé est formulé, c'est-à-dire de sa valeur, laquelle n'est jamais caractérisable qu'*en situation*.

Charles Travis, qui contribue à ce volume (« Changer de place »), a développé (notamment) une théorie contextualiste qui déploie (notamment) cette idée à l'aide d'exemples savoureux. Les références possibles sont nombreuses – choisissons un exemple extrait d'un article aisément accessible. Dans « A Sense of Occasion⁵ », Charles Travis explique que ce que signifie l'énoncé selon lequel « le lac est bleu » varie selon les

¹ J. L. Austin, « The Meaning of a Word », dans J. L. Austin, *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 3^{ème} édition [1961] 1979, p. 62 ; trad. fr. L. Aubert et A.-L. Hacker, « La signification d'un mot », dans John L. Austin, *Écrits philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 30. Désormais nous indiquons la pagination dans l'édition originale suivie, après une barre oblique, de la pagination dans l'édition en français.

² *Ibid.*, p. 60/27

³ *Ibid.*, p. 62/29.

⁴ *Ibid.*

⁵ C. Travis, « A Sense of Occasion », *Philosophical Quarterly*, 2005, vol.55, n°219, pp. 286-314. Indiquons que cet article a été repris dans un recueil très important pour notre sujet, dont nous recommandons en particulier l'introduction particulièrement synthétique, *Occasion-sensitivity*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

circonstances. Par exemple, imaginons que l'on dise « sous un ciel bleu sans nuage⁶ » que « le lac est bleu », la manière d'être bleue dont il s'agit n'est pas de celle que l'on pourrait vérifier en remplissant un seau, qui pourrait être adéquate dans un autre cas de figure, par exemple (comme le propose Bruno Ambroise commentant Charles Travis⁷) dans le cadre d'un examen visant à vérifier si de la peinture bleue s'est déversée dans le lac.

Comme l'écrit Charles Travis : « il y a des occasions dans lesquelles, si quelqu'un dit qu'un lac est bleu et que l'on remplit un seau pour lui mettre en face des yeux, notre acte serait, pour le moins, stupide. Ce serait un geste incompréhensible. Car clairement il ne fallait pas comprendre le locuteur comme s'il était en train de dire que le lac était bleu de *cette* manière⁸. » Ce que veut dire « le lac est bleu » dépend donc des circonstances de son énonciation – lui attribuer un sens général, a-contextuel, nous exposerait au risque de ne pas être pertinent, d'être « stupide » (« foolish » comme l'écrit Charles Travis) et de manquer tout à fait ce que nous voulons vraiment dire lorsque nous employons cet énoncé dans bien des situations.

De plus, il faut bien comprendre – et cet ajout théorique est fondamental – qu'il est impossible de prévoir à l'avance tout ce qu'un même énoncé peut permettre de dire dans toutes les situations possibles. On pourrait en effet être tenté de renoncer à l'association de chaque énoncé et d'un sens, mais de récupérer l'association du sens à l'énoncé en la modulant selon différentes compréhensions possibles – il y aurait le sens 1 de « le lac est bleu » modulo telle compréhension 1 dans telles circonstances, le sens 2 de « le lac est bleu » modulo telle compréhension 2 dans telles autres circonstances, etc. Dans une telle conception, comme l'écrit Charles Travis, « les circonstances auraient essentiellement une fonction de désambiguïsation – choisir une option dans une série bien déterminée d'alternatives⁹ ».

C'est ce qu'interdit pourtant une pleine entente de la critique austinienne du mythe de « la signification » (et de son héritage travisien). Car il est impossible de prévoir et de décrire exhaustivement à l'avance les circonstances qu'il faudrait associer à chaque compréhension de nos énoncés, et par là même il est impossible de prévoir à l'avance toutes ces compréhensions. Pour reprendre de nouveau un exemple de Charles Travis : « il y a une variété indéfinie de choses que l'on peut dire en disant que quelqu'un est à la maison à un moment donné (es-tu à la maison quand ta maison, avec toi dedans, vient de glisser en bas de la colline¹⁰ ?) » D'innombrables cas de figure peuvent modifier l'entente d'un concept et d'un énoncé – la richesse de la réalité, et par là même des usages que nous sommes incités à faire de notre langage, est telle qu'il est absurde de concevoir les sens possibles de nos énoncés comme étant prédéterminés en quelque manière.

⁶ *Ibid.*, p. 298.

⁷ B. Ambroise, « Pragmatiques de la vérité : sens, représentation et contexte, de G. Frege à Ch. Travis. », *Corela* [En ligne], HS-14, 2013, p. 10.

⁸ *Ibid.*

⁹ C. Travis, *Occasion-sensitivity*, *op. cit.*, p. 6.

¹⁰ *Ibid.*, p. 2.

Cette richesse, précisons-le, ne doit pas être entendue au sens quantitatif – comme si la réalité pouvait être plus ou moins riche, et que là était le problème –, mais au sens qualitatif, qui doit faire valoir la profondeur propre au réel, par contraste – grammatical – avec ce que l’on est en mesure d’en penser¹¹. Inscrits dans la vie même (où pourraient-ils s’inscrire d’autre, du reste ?) les locuteurs usent du langage dans des situations toujours (par définition) singulières, aucun mode d’emploi livré à l’avance ne pouvant les décharger de la responsabilité de décider de leur parole, en situation.

Une conséquence de cette conception est qu’il est tout à fait erroné de considérer que nous pourrions circonscrire *a priori* ce qui peut être dit, dans une langue donnée ou même dans l’ensemble des langues susceptibles d’être employées. Car ce que nous disons, nous ne pouvons l’identifier que lorsque nous sommes en situation de le dire. De ce point de vue, il n’y a pas de sens à vouloir déterminer *a priori* les bornes de notre discours. Toute conception qui voudrait parler des limites du langage en entendant désigner par là des frontières qui sépareraient le dicible du non-dicible produirait donc un discours vide, sans objet. L’interprétation spatialisante du langage, ancrée dans une conception objectivante de la signification, est erronée¹².

Pour autant, est-ce à dire que nous pourrions tout dire ? Ou que nous aurions la possibilité de parler de tout ? Faut-il renoncer totalement à l’idée que notre langage serait limité ? Cette thèse ne paraît pas plus raisonnable que l’idée de bornes mises à notre pouvoir de parler. Le thème des limites du langage peut impliquer, nous l’avons vu, une certaine représentation spatiale de celui-ci, permise par une conception objectiviste de la signification. Nous pensons pourtant que la critique austinienne de la conception objectivante de la signification ne doit pas nous encourager à considérer que le langage n’a aucune limite, que ce thème n’a aucune pertinence, mais plutôt qu’il faut en développer une autre entente. Comment dès lors poser le problème correctement ?

Il s’agit de prendre la mesure de ce qu’emporte l’abandon de toute conception objectivante de la signification linguistique. Car celle-ci est corrélée à une réforme profonde de la philosophie du langage, centrée autour de la notion d’acte et de ce que l’on appelle usuellement la théorie des actes de parole. Le cœur de cette théorie (et donc la source profonde de la critique de la conception spatialisante des limites du langage) est qu’en parlant, l’essentiel n’est pas que nous disons des choses, mais que *nous en faisons*, ou plutôt que nous ne disons des choses qu’en tant que nous en faisons.

Dans ce cadre, il ne s’agit pas de renoncer au concept de sens, mais de le désubstantialiser, en attachant le sens du langage à nos usages. Corrélativement, il ne s’agit pas de nier que l’une des fonctions du langage, ou l’une de ses caractéristiques essentielles,

¹¹ Ce motif de la profondeur et de la richesse propre au réel, qui trouve un écho dans les descriptions phénoménologiques relatives au caractère inépuisable de la perception, se trouve (richement) développé par un auteur comme Jocelyn Benoist. Voir par exemple *Le bruit du sensible*, Paris, Cerf, 2013.

¹² Pour une présentation plus approfondie de cet argument, voir notre article « De quoi parlons-nous ? Les modalités contextuelles du partage du sens selon John L. Austin », dans G. Cislaru et V. Nyckees (dir.), *Le partage du sens. Approches linguistiques du sens commun*, Londres, Iste Editions, pp. 114-134, 2019.

est d'être sensé, et donc qu'il faut distinguer les cas où il y parvient, où quelque chose a bien été dit et les cas où il n'y parvient pas, où rien n'a été dit, et donc qu'il faut reconnaître en ce sens-ci des limites à notre langage. Mais il est nécessaire d'inscrire cette question de l'échec possible du langage dans un cadre plus vaste qui fait de la parole une action analysable, positivement et négativement, à différents niveaux.

Ainsi, l'idée importante est que chaque énonciation, chaque acte de parole est analysable à différents niveaux, car lorsque nous parlons, l'acte que nous accomplissons peut être décrit de différentes manières¹³. Par exemple nous donnons une information, nous blessons notre interlocuteur ou, tout simplement (si l'on veut), nous produisons des sons dotés de signification... Le langage, donc, loin d'être un ensemble substantiel – qui serait constitué, comme autant de parties permettant d'identifier des frontières quasi-matérielles, de « mots », de « significations » ou de « signifiants –, est un pouvoir, et un pouvoir qui se manifeste à différents niveaux. Les limites de notre langage seraient donc les limites de notre pouvoir de faire des choses avec des mots. Ce qui passe ces limites serait ce qui excède notre pouvoir de faire des choses avec des mots.

Notons que l'on peut réinterpréter à cette aune le paradoxe que nous avons commenté précédemment. « Nous ne pouvons pas tout dire », « nous ne pouvons pas parler de tout ». Ces énoncés ont ceci de paradoxal, avons-nous dit, que, pour évoquer les limites du langage, elles semblent faire référence à ce qui, « tout », transgresserait au moins pour partie ces limites. Énoncer notre impuissance à dire supposerait donc, sur un autre plan, une puissance de dire.

Il semble que ces deux énoncés que nous avons pris comme point de départ de notre analyse supportent deux interprétations opposées. Soit cette puissance de dire, sur le second plan, est à prendre au sérieux, de telle sorte que tout énoncé des limites du langage serait auto-contradictoire. Soit cette puissance de dire est illusoire, de telle sorte que l'énoncé des limites du langage est, non pas faux, mais vide, au sens où il échoue à constituer réellement un énoncé doté de sens. Dans les deux cas, le résultat est qu'il semble impossible d'énoncer de manière adéquate que notre langage pourrait être limité.

Le tournant des actes de parole nous permet de comprendre cet état de fait positivement, et, précisément, de lui donner un sens. Si l'on adopte le point de vue des limites-frontières du langage, il s'avère que l'énonciation même de ces limites nous y confronterait, non pas en les disant (puisque, dans ce cadre, c'est impossible), mais en les exhibant par son incapacité à faire sens, par son propre échec à être un énoncé linguistique bien formé, ou qui paraisse tel selon les critères en vigueur. Le paradoxe est que cette énonciation ne pourrait être comprise selon cette logique qui oppose de manière dichotomique le sens au non-sens que comme un échec, un échec à faire sens. Et pourtant – là est le problème –, même si l'on adopte cette logique, force est de reconnaître une sorte

¹³ Nous faisons ici référence aux différents niveaux d'analyses de l'acte de parole auxquels correspondent les fameuses catégories austinienne de perlocutoire, d'illocutoire et de locutoire, celui-ci se différenciant lui-même en niveaux phonétique, rhétorique et phatique. Voir *How to Do Things with Words*, 2^{ème} édition revue par J. O. Urmson et M. Sbisà, Oxford, Oxford university press [1962], 1975 ; trad. Fr. G. Lane, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, [1970], 1991, pp. 92-93/108.

d'efficacité ou de pertinence de cette énonciation, qui exhibe en un sens ce qu'elle ne parvient à dire. La difficulté – qui manifeste l'insuffisance de cette approche – est que cette efficacité, elle ne parvient pas à la penser positivement.

Or, si l'on change de paradigme et que l'on substitue à cette approche une conception qui fait la part belle à l'idée que parler constitue un acte, on peut comprendre tout autrement ces deux énoncés : « on ne peut pas tout dire » et « on ne peut pas parler de tout ». Loin de réaliser l'acte auto-contradictoire qui consisterait à *dire* ce qu'il est impossible de *dire*, à *parler* de ce dont il est impossible de *parler*, et qui s'apparenterait au fait de propulser un objet dans un territoire censément inaccessible, ces énoncés *parleraient* de ce qu'il est impossible de *faire* (par la parole). S'il n'y a pas contradiction, c'est parce que le faire en quoi consiste la parole s'analyse de différentes manières, à différents niveaux. Alors même qu'elle peut paraître, considérée de loin, comme plus drastique ou plus radicale (ce qui n'est pas dicible est indicible), la conception des limites-frontières nous empêche en réalité de thématiser ces limites. Elle les exhibe pourtant, et signe ainsi son insuffisance à rendre compte de ce qu'elle montre pourtant, malgré elle. La théorie des actes de parole nous permet de sortir de ces impasses et nous offre une voie pour penser, authentiquement, les limites du langage.

La question se trouve ainsi déplacée de manière cruciale : Si le langage est un pouvoir, penser les limites du langage, c'est s'interroger sur le sens qu'il y a à parler de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de faire. Que disons-nous, lorsque nous parlons de notre impuissance ? Quel sens peut revêtir ce genre d'énoncés ?

Dans l'argumentaire des journées qui sont à l'origine de cette publication, nous (l'équipe d'organisation, devenue l'équipe d'édition) avons imaginé différentes interprétations plausibles pour ce genre de déclarations. Le problème essentiel, évidemment, est d'identifier à quelle aune cette limitation de notre pouvoir est mesurée. Est-elle évaluée par comparaison avec un autre pouvoir, qu'un autre posséderait ? Relève-t-elle du constat d'une impuissance à réaliser ce que l'on désire ? Consiste-t-elle simplement à rappeler qu'avec un pouvoir, l'on ne peut ni *tout* réaliser, ni réaliser *n'importe quoi* ? Procède-t-elle alors d'une simple lucidité quant aux limites de tout pouvoir humain ? Mais alors, en quoi la thèse serait-elle spécifique au langage, et propre à nous en révéler des caractéristiques essentielles ?

Prenons le cas où cette limitation, c'est-à-dire en réalité l'appréciation de cette limitation, procéderait d'une comparaison avec un autre pouvoir, qu'un autre posséderait. Dans le cas du langage, quel serait cet autre ? On peut envisager que cela pourrait être un autre locuteur de la même langue, qui en posséderait une meilleure maîtrise ; ou le locuteur d'une autre langue, dont on aurait l'impression qu'en parlant il désigne des choses que nous, locuteurs de notre langue, ne formulerions et ne formulerons jamais ainsi. Parler de ces limites, alors, peut consister à tout simplement dire que notre pouvoir de parler est rivé, consubstantiellement associé à la langue dans laquelle nous parlons, qu'il ne se conçoit pas sans elle. Parler des limites du langage, dans ce contexte, cela n'est peut-être que décrire les

conditions dans lesquelles nous parlons, et prendre conscience du fait qu'*elles pourraient être autres*.

Une telle interprétation, bien qu'assez ordinaire (au sens où elle ne suppose *a priori* aucune attitude métaphysique spectaculaire ni aucun penchant potentiellement suspect pour la spéculation), pose pourtant un problème épineux. Car quel accès avons-nous à ce que cela change que nous parlions une langue, et pas une autre ? Là encore, il nous semble que considérer la parole comme un acte peut nous prévenir de toute compréhension trop « dramatique » de cet état de fait. Car la différence des langues n'est pas nécessairement un fossé infranchissable : dans bien des cas, elle n'empêche pas du tout que nous nous comprenions, c'est-à-dire que nous accomplissions grâce au langage ce que nous voulions accomplir. Cela peut bien sûr être beaucoup plus fastidieux, long, accompagné d'échecs, les difficultés peuvent être, dans les faits, importantes, mais les considérer *a priori* comme décisives nous semblerait relever du même type de mythologie délétère que la conception spatialisante du langage.

Mais nous en venons ainsi à un second aspect du problème, tout aussi important à nos yeux. Car pourquoi faisons-nous part de telle ou telle impuissance ? Pourquoi ressentons-nous le besoin de lui faire, assertivement, un sort ? Probablement parce qu'elle met un frein à notre désir, et que nous ne pouvons alors que constater que nous n'arrivons pas à faire ce que nous voudrions. C'est notre désir de dire, sa pertinence, sa justesse, ses origines, ses contradictions, sa vanité peut-être, que l'on se voit ainsi contraint d'interroger. L'espace d'analyse ainsi ouvert est immense, puisque ce sont presque toutes les modalités du désir humain qui se voient accompagnées de ce désir de dire, l'homme, logophile s'il en est, tendant à toucher par les mots autant que par les sens. Malheureusement (ou heureusement) pour lui, il ne peut pas plus faire « ce qu'il veut » – au sens où il serait libre de déterminer le résultat et les modalités de son action – avec les uns qu'avec les autres.

S'impose enfin une troisième interprétation importante à cette idée que notre langage serait limité. Consiste-t-elle simplement à rappeler qu'avec un pouvoir, l'on ne peut ni *tout* réaliser, ni réaliser *n'importe quoi* ? Procède-t-elle alors d'une simple lucidité quant aux limites de tout pouvoir humain, conditionné, on le sait par ses facultés (limitées) et les outils (déjà beaucoup plus nombreux, et en extension) qu'il construit incessamment pour arriver à ses fins ? Nous sommes alors appelés à développer la thèse des limites du pouvoir linguistique de l'homme d'une manière qui lui soit spécifique (au langage), et ne revienne pas à gloser sur la finitude humaine, dans sa genericité. Cela constitue une invitation à explorer les différentes dimensions de la parole humaine, pour en faire valoir la richesse et les conditions, et par là même analyser *aussi* ce qu'elle n'est pas.

Décrire, donc, dessiner les contours, déployer le pouvoir en acte, mettre en évidence ses modalités, mais aussi ses échecs, et la manière dont nous les envisageons, les contourignons, les dépassons, ou pas. Voici, nous semble-t-il, qui permettrait de faire de notre interrogation sur les limites du langage une réflexion sur ce qu'est le langage, sur ce qui le définit. Envisagée depuis cette perspective, la question des limites du langage n'est pas

subordonnée au problème de sa nature, mais elle permet de le poser, d'une manière qui ne prétend évidemment pas être la seule possible, mais paraît évidemment féconde.